

# La Presse

I . La Presse. 1840-02-29.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



ABONNEMENTS :

En an. . . 48 fr. Trois mois . . . 16 fr.  
Six mois . . . 24 fr. Un mois . . . 5 fr.Les abonnements datent des  
1<sup>er</sup> et 15 du mois.

# LA PRESSE

INSERTIONS :

1 fr. 50 c. la petite ligne, et 3 fr. la  
ligne de réclame.Toutes les lettres doivent être  
affranchies.

Rue Saint-Georges, 16.

Paris, 28 février.

La chambre des pairs a adopté aujourd'hui le projet de loi relatif à l'installation de M. le cardinal de Latour-d'Auvergne.

M. le ministre de la guerre a présenté le projet de loi, déjà adopté par la chambre des députés, ayant pour objet d'accorder, à titre de récompense nationale, une pension de 2,000 fr. à la veuve du colonel Combes.

La chambre a ensuite entendu un rapport de M. le baron Delort, sur les projets de loi relatifs à des circonscriptions électorales, et un rapport de M. Etienne, au nom de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif au monument de Molière.

M. le comte d'Haubersart a présenté un rapport au nom de la commission du projet de loi tendant à ouvrir un supplément de crédit pour secours généraux.

M. le comte Siméon a ensuite développé sa proposition, relative à trois articles du règlement de la chambre.

Le reste de la séance a été consacré au rapport de diverses pétitions.

C'est demain que M. Thiers doit soumettre définitivement à l'agrément du roi les noms de ses collègues, sur le choix desquels nous continuerons de nous abstenir d'exprimer aucune opinion.

M. Billaut a cessé d'être porté sur la liste qui circule, où M. le comte Janbert l'a remplacé au département des travaux publics. Le titre et les fonctions de sous-secrétaire d'état de l'intérieur ont enfin été offerts par M. de Remusat à M. Léon de Malleville, dont on avait un moment oublié le dévouement. On pense qu'il ne sera pas publié demain samedi de *Moniteur* extraordinaire, mais que sa partie officielle contiendra après-demain dimanche la composition du nouveau cabinet présidé par M. Thiers.

Les discussions du parlement anglais n'offrent aujourd'hui aucun intérêt. Les autorités municipales de Londres se proposent d'aller en corps présenter leurs félicitations à la reine, à l'occasion de son mariage avec le prince Albert. Un usage immémorial exige la présence du schérif dans cette députation. Or, le schérif est en ce moment placé, on le sait, sous la garde du sergent d'armes de la chambre des communes. A la fin de la séance du 25, M. Wood a fait une motion tendant à autoriser M. Evans, le schérif, à se rendre à cette cérémonie. Mais la chambre des communes ne paraît pas disposée à relâcher sa proie. Lord John Russell a combattu la motion qui a été rejetée.

D'une conversation qui a eu lieu au commencement de la séance du 26, entre lord Palmerston et lord Sandon, il résulte qu'aucun traité de commerce n'est encore conclu avec le gouvernement napolitain, que le monopole du soufre est considéré par l'Angleterre comme n'existant qu'en violation des traités, et que, dans la convention qu'elle négocie avec la cour de Naples, cette question ne sera pas même traitée, le gouvernement anglais exigeant, préalablement à tout arrangement, la suppression de ce monopole. On sait que c'est une compagnie française qui en a la jouissance, et que le gouvernement napolitain ne saurait la lui retirer sans être tenu d'accorder une indemnité à cette compagnie, qui a acheté le droit d'exercer ce monopole.

Nous recevons enfin aujourd'hui des nouvelles d'Espagne. Les premières séances des cortès ont été très orageuses. Le parti exalté qui tient, à ce qu'il paraît, à s'approprier toutes nos fautes et tous nos ridicules, a donné un spectacle renouvelé des scènes dont notre chambre des députés fut une fois témoin en 1832. Sous prétexte qu'on refusait d'entendre la lecture d'une de ses propositions, qui, du reste, était tout à fait inopportune, M. Olozaga, parodiant une protestation de M. Barrot, s'est levé solennellement et a quitté la salle des séances suivi de tous les députés de la minorité. Cette retraite sur le Mont-Aventin n'a excité que de l'hilarité dans l'assemblée. Le coup de théâtre a été manqué, et l'opposition espagnole l'a si bien senti elle-même que le lendemain elle est revenue s'asseoir à sa place comme si de rien n'était. La proposition de M. Olozaga a alors été mise aux voix et rejetée par une majorité de 88 voix contre 40. C'était bien la peine de faire tant d'embarras!

Les nouvelles d'Orient ne mentionnent aucun fait nouveau. Voici

la réponse textuelle qu'aurait faite le pacha d'Egypte au langage menaçant du colonel Hodges, consul d'Angleterre à Alexandrie :

« Je suis prêt à subir toutes les conséquences de ma résolution, je les ai bien pesées. Jamais je ne déshonorerai ma vie par une lâcheté. Je ne prendrai point l'initiative des hostilités, mais si l'on m'attaque, il y aura preuve évidente que l'on veut détruire l'empire ottoman. Les musulmans ne se laisseront pas induire en erreur sur ce point, car ils connaissent leur situation mieux que les étrangers. Je serai appelé alors à défendre ma croyance et mon peuple, et l'on peut au besoin succomber pour une pareille cause sans avoir à se repentir de ce que l'on a fait. Je me consacrerai à cette cause avec toute ma famille et les musulmans obéiront à ma voix. La guerre avec les Anglais sera une guerre si nationale, que les enfants sortiront du ventre de leur mère pour courir aux armes. »

Les préparatifs de Mehemet-Ali sont en parfaite harmonie avec son langage. Son génie et son activité opèrent des prodiges; l'Egypte offre en ce moment l'aspect d'un camp hérissé de canons; le vice-roi comptera bientôt sous ses drapeaux 150,000 hommes de troupes régulières, et 30 mille hommes de troupes irrégulières. Son artillerie se compose de plus de 300 canons. Il est maître de 23 vaisseaux de ligne et de 25 frégates et corvettes. Des navires ne cessent d'apporter sur les côtes d'Egypte et de Syrie un immense matériel de guerre. Ibrahim-Pacha met toutes les forteresses en état de défense; en un mot, l'Egypte se prépare sérieusement à la lutte. Voyons si l'Angleterre et la Russie oseront la commencer, et si la France la tolérera.

## Actes officiels.

**TRAVAUX PUBLICS.** — Un arrêté de M. le ministre des travaux publics, en date du 15 février contient les dispositions suivantes :

M. Baupal, ingénieur en chef des ponts et chaussées de deuxième classe, précédemment attaché au département des Ardennes, sera chargé du service ordinaire du département de l'Aisne, en remplacement de M. Blanvillain.

M. Boucaumont (M.-L.), ingénieur ordinaire de première classe, précédemment chargé du service dans le département de la Nièvre, remplira les fonctions d'ingénieur en chef du département des Ardennes, en remplacement de M. Baupal.

Par un autre arrêté de M. le ministre des travaux publics, il a été décidé que les fonctions de commissaire du roi près des compagnies du canal de Saint-Quentin et du canal de la Sambre à l'Oise seraient détachées du service ordinaire du département de l'Aisne. Ces fonctions continueront d'être confiées à M. Blanvillain, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

**GUERRE.** — Ont été nommés dans l'arme du génie, capitaines en premier d'état-major : MM. Contencin, Brieders de Villemor, Gillotin, Bou-teilloux, de Chappellain, Meslier de Rocan, Chauvin, Richard ; — et dans les régiments, capitaines en premier : MM. Bizonard-Macaire, Leprieux de Vauban, Rivet, Frossard, Danet, de Soye, Trancart et Dejean ; — capitaines en second : MM. Madaule, Leprovost, de Lapsis, Jayaux, de Rivaud, de Faultrier, Humbert, Dubreton, Rolland, de Ruolz ; — lieutenants d'état-major, MM. Javain, Burton, Bailly, Corbin, Sarlat, Huart, Velay, Cadot, Worms de Romilly, Boissonnet, Leduc, Hanoteau, Lissençon, Dubost.

**FINANCES.** — M. Fosquet, inspecteur des finances, est nommé payeur du département du Morbihan.

## Nouvelles et faits divers.

**Paris.** — Dans l'après-midi, le roi a reçu MM. les ministres des affaires étrangères et de l'intérieur.

S. M. a reçu dans la soirée M. le ministre de Saxe, MM. les généraux Baudrand et d'Anthouard, et plusieurs membres des deux chambres.

— S. M. la reine, LL. AA. RR. les ducs d'Orléans et de Nemours, et la princesse Clémentine, sont arrivées le 26 à Bruxelles, à onze heures, et sont descendues au palais du roi.

— M. le ministre de l'intérieur, par une circulaire en date du 16 février, prévient les préfets que le séjour des départements de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, et des arrondissements de Senlis et de Châteauneuf-Thierry, est interdit aux condamnés libérés qui sont assujettis à la surveillance de la police.

Cette mesure aura pour effet de prévenir des inconveniens qui résultent, pour l'ordre et la sécurité publique, d'une grande agglomération de condamnés libérés dans les environs de la capitale, et de les empêcher de s'y rendre clandestinement.

En effet, ces individus ne séjournent pas long-temps dans les communes qui avoisinent le département de la Seine. Ils ne demandent à s'y rendre que pour toucher leur masse de réserve, et ils se dirigent ensuite soit sur la capitale, où ils augmentent le nombre des libérés en infraction de ban, soit sur d'autres localités, où, d'après des indications qu'ils se transmettent de l'un à l'autre, ils échappent souvent à la surveillance de l'autorité.

Les condamnés qui résident dans les départements et les arrondissements sus désignés, avaient toute la facilité possible de se rendre subrepticement à Paris. Ces déplacements offraient d'autant moins d'obstacles, que l'exhibition des passeports n'est presque jamais exigée des personnes qui ne voyagent qu'à quelques lieues de la capitale. Ensuite par un prompt retour au lieu de leur résidence, ils se réservaient le moyen d'invoquer un *alibi* qu'il est souvent difficile de contester. C'est ainsi que plus d'un méfait a pu rester impuni. La mesure qui vient d'être adoptée prévient cet abus à l'avenir.

Plusieurs électeurs réclament chaque année des rectifications de domicile, que l'administration ne peut admettre dans diverses circonstances.

Il est essentiel de bien préciser le cas où ces changements ne peuvent être opérés qu'après l'accomplissement de certaines formalités ; ainsi :

1<sup>o</sup> Lorsqu'on veut séparer son domicile réel, ou maintenir son domicile politique dans un lieu où l'on paie une contribution directe, alors qu'on transporte le domicile réel dans un autre arrondissement électoral, deux déclarations sont nécessaires aux termes de l'article 10 de la loi du 19 avril 1831.

Une seule suffit lorsque plusieurs collèges se trouvent compris dans le ressort d'un même arrondissement judiciaire.

Ces déclarations doivent être faites avant le 2 avril de chaque année.

2<sup>o</sup> La translation de la résidence réelle entraînant toujours avec elle la translation du domicile politique, à moins de déclarations contraires faites aux greffes, une simple lettre annonçant le changement de domicile civil suffit.

Les fonctionnaires amovibles sont seuls, dans ce dernier cas, assujettis à la déclaration prescrite par la loi précitée.

L'administration des douanes vient de faire publier l'état des principales marchandises importées en France pendant le mois de janvier 1840, avec l'indication des droits perçus et des quantités qui existaient à la fin du mois de janvier, dans les entrepôts de Marseille, Bayonne, Bordeaux, Nantes, Rouen, le Havre, Dunkerque, Paris et autres. Le total général des quantités s'élevait à 109,923,505 kilog. ; mises en consommation, 77,536,873 kilog. ; droits perçus 6,887,950 fr.

M. Liouville, membre de l'Institut, professeur d'analyse à l'Ecole Polytechnique, vient d'être nommé, à l'unanimité des suffrages, membre correspondant de l'Académie des sciences de Berlin.

M. Jules Godefroy, qui a donné à l'Opéra-Comique *Diadème*, et il y a peu de temps à la Renaissance la *Chasse royale*, est mort hier matin après trois jours seulement de maladie.

Le conseil général de la Société générale des naufrages a tenu avant-hier sa séance mensuelle sous la présidence de M. le général baron Duchand, commandant l'école royale d'artillerie à Vincennes.

Une lettre de M. le baron de Glory, membre de la Société, datée de Tunis, où il commande les forces militaires du Bascha, a vivement ému l'assemblée. Cet honorable collègue, chargé d'établir pour le compte de la Société des appareils de sauvetage sur le littoral africain, donne connaissance d'une convention signée le 8 août 1839 par le bey, portant que, « si dans les états de ce souverain, des meurtres étaient commis sur des naufragés, les coupables seraient punis comme assassins, et qu'en outre le bey paierait au consul de la nation à laquelle la victime appartenait, une somme égale à la valeur de la cargaison du navire naufragé. »

Cette séance a été terminée par la présentation d'un rapport, au nom de MM. les ducs de Doudeauville, de Razzan, prince de la Citerne, marquis d'Isard, baron Dupin, d'après lequel le conseil-général a décrété une médaille d'honneur au capitaine anglais Glegg, qui sauva 60 personnes naufragées avec le steamer *William-Huskisson*, et une au pilote André Lajus, de Bayonne, pour avoir préservé d'une mort certaine 15 personnes.

Le dépôt central, l'atelier de précision, le musée et la bibliothèque d'artillerie à Paris, place St-Thomas-d'Aquin : — huit écoles d'artillerie : Vincennes, Douai, La Fère, Metz, Rennes, Strasbourg, Toulon, Vincennes ; — vingt-six directions d'artillerie qui embrassent toute la France, de France et l'Algérie ; — quatre manufactures d'armes : Châtelleraul, Saint-Etienne et Tulle ; — six directions de forges ; — trois fonderies de canons : Douai, Strasbourg, Toulouse ; — onze fonderies ; — sept raffineries de salpêtre ; — un entrepôt de salpêtre à Châlons ; — voilà en résumé la composition du corps de l'artillerie en France, et les établissements qui sont sous sa direction et son contrôle.

Par un arrêté du 12 février, M. le ministre de l'instruction publique a souscrit à vingt-cinq exemplaires de l'*Histoire du pape Innocent III* (5 volumes in-8<sup>e</sup>) par Hurter, traduite par MM. Alexandre de Saint-Cheron et J.-B. Haiber. Cette traduction est la seule reconnue par l'auteur allemand. C'est aux mêmes traducteurs que nous devons la belle *Histoire de la Papauté* pendant les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, par Léopold Ranke.

## FEUILLETON DE LA PRESSE.

### Courrier de Paris.

Voici un carnaval qui fera bien valoir le Carême. Jamais plaisirs plus pénibles n'ont mérité un plus doux repos. Quelle agitation ! Quel tapage et quelle fatigue ! Les jeunes filles sont pâles et languissantes, leurs pauvres mères font pitié ; les valets de pied sont tous enrhumés ; quant aux portiers, ils sont depuis long-temps somnambules, et l'observateur est étonné de la quantité de démarches raisonnables, de soins prévenants dont est capable un portier parisien, en proie au sommeil le plus profond.

Dès neuf heures du soir, le brave homme est endormi ; n'importe, il n'en fait pas moins son service, si vous sortez en voiture, il court avec empressement ouvrir la porte cochère, mais ce prompt mouvement ne le réveille pas.

Si vous rentrez, il vous entend sonner ; mais le bruit de la sonnette ne le réveille pas.

S'il a des lettres, des cartes de visites à remettre à vous ou à votre domestique, il entr'ouvre la porte de sa loge, un froid glacial y pénètre subitement. Eh bien, ce froid glacial ne le réveille pas.

S'il a commis quelque grave erreur (les erreurs d'un portier sont bien dangereuses), si vous êtes victime de quelque irréparable oubli, si vous vous plaignez avec énergie, il se défend, il se fâche, il s'indigne, il vous accuse d'injustice ; mais sa propre colère ne le réveille pas ; vos reproches violents ne le corrigent point. Il dort, regardez-le ; il dort, il rêve que vous le grondez. Vos menaces sont inutiles ; vous n'êtes pour lui qu'un cauchemar.

Les femmes de chambre après les portiers offrent les plus curieux phénomènes du somnambulisme. Ne pouvant dormir jamais, elles ont pris le parti de dormir toujours. Depuis un mois elles coiffent leur maîtresse en dormant, elles l'habillent en dormant. Avec un instinct merveilleux, elles vont chercher les yeux fermés tous les charmants objets qui composent une élégante parure ; et elles ne se trompent jamais ; ce sont des somnambules sincèrement lucides. Elles ne confondent point le turban des concerts avec la couronne du bal ; elles n'apprennent point une guirlande rouge avec une robe rose, ni des souliers déjà portés une fois avec une robe toute neuve. Elles doivent aux excès du carnaval une intelligence surnaturelle ; elles agissent avec une précision merveilleuse, elles marchent ou plutôt elles glissent dans les corridors comme des ombres, le flambeau qu'elles portent ne tremble point dans leur main ; et, chose étrange, elles ne mettent pas le feu à la maison ; mais dans cet état elles parlent peu, elles écoutent mal, elles ne comprennent rien et elles ou-

blent tout. Les ordres que vous leur avez donnés hier, ne servent pas aujourd'hui. Si vous leur demandez pourquoi elles n'ont pas fait telle ou telle chose, elles vous répondront hardiment, madame ne m'en avait rien dit : il faut leur pardonner, c'est un des effets de l'extase magnétique. Les somnambules n'ont point de mémoire, toute faculté extraordinaire se paie par un sacrifice, il ne leur est permis de savoir qu'à la condition d'oublier.

Nous devons vous parler aussi d'une troisième espèce de somnambules, des musiciens qui composent les orchestres de bal pendant le carnaval. Oh ! les malheureux, que leur supplice nous fait pitié. Quel métier pénible, être assis à l'étroit et quelquefois perché sur une mauvaise chaise pendant cent cinquante soirées, jouer vingt mille fois peut-être les mêmes airs, respirer pendant huit mortelles heures le même air empesté de truffes et de muse, quelquefois d'ail et de tabac, car les bals populaires sont aujourd'hui les plus harmonieux. Le *crin-crin*, dont riaient nos pères, n'existe plus dans Paris. Le peuple-roi ne s'arrangerait plus de ses accords économiques, il lui faut de la vraie musique, de solides musiciens, des basses, des contre-basses, des galoubets, il lui faut surtout le brillant cornet à piston. Il est connaisseur, il exige pour ses plaisirs tout ce qu'il y a de mieux, et quand par hasard l'orchestre est mauvais, il le jette par la fenêtre, et des instruments faux qui ont offensé ses oreilles, il se fait des armes terribles avec lesquelles il châtie les musiciens. Aussi les bals de la barrière sont-ils célébrés maintenant par leur mélodie, et il n'est pas rare de voir les passans s'arrêter sous les fenêtres de quelque restaurateur fameux pour écouter les airs charmants joués par un Tolbec de faubourg dans une noce d'ouvriers. A dire vrai tous les orchestres sont bons maintenant à Paris, excepté celui de l'Opéra ; non l'orchestre des bals, mais l'orchestre du théâtre, composé d'éléments parfaits, de talents supérieurs et cependant si négligés dans son ensemble, si tapageur dans son délire, qu'il nuit aux meilleurs chanteurs, qu'il étouffe les plus belles voix. Ah ! ces musiciens là ne sont pas somnambules, à moins qu'ils ne fassent tout ce bruit par instinct et pour se réveiller.

Le bal costumé qui doit avoir lieu chez M. Th. est toujours la grande occupation du moment ; il lutte victorieusement dans les conversations avec la crise ministérielle. Pour être admis à cette fête, le déguisement est de rigueur. On allait même jusqu'à soutenir que MM. les ambassadeurs iraient en uniforme ; mais l'un d'eux a répondu avec beaucoup de convenance que son uniforme n'était pas un déguisement. En effet, le mélange aurait été plaisant, et le récit de cette soirée aurait offert des contrastes piquants. On aurait dit : M. tel était en postillon de Loujumeau, et son frère en lieutenant-général ; Mme une telle était en bergère et son mari était en pair de France ; Mlle de... était en Chinoise et son père en conseiller-d'état. Il a donc été décidé que les graves personnages, c'est-à-

dire les ambassadeurs, les ministres et les *hommes mariés* seraient admis en frac ; mais pour les autres, c'est-à-dire pour les célibataires, on est impitoyable ; ceux-là ne pourront entrer que déguisés. Tous sans exception. L'alternative est cruelle. Nous connaissons un homme d'esprit que l'idée de s'affubler en troubadour ou en Turc a tellement épouvanté, qu'il s'est subitement décidé à se marier. Il avait d'abord pensé à être ministre, mais les crises ministérielles sont si longues, qu'il a craint de n'être pas prêt pour le bal.

Les journaux qui parlent souvent de M. Th., ce qui nous autorise à en parler, prétendent que la haute société française a adopté le *riche Américain*. Ils sont tous dans l'erreur. C'est, au contraire, le riche Américain qui a bien voulu adopter la haute société française, et c'est lui seul qui invente et impose les conditions de l'adoption. Il y en a dans le nombre de fort amusantes. Par exemple, M. Th. a décrété que passé dix heures on n'entrerait plus chez lui. La porte est donc fermée à dix heures. Vous êtes en retard, vous avez dîné, par hasard, avec des gens d'esprit ; la conversation s'est prolongée au-delà du moment fatal. Vous arrivez chez M. Th. Il est dix heures cinq minutes... On vous renvoie... Est-il survenu quelque accident ? — Non. — Le concert est-il remis ? — Non. Vous entendez qu'on chante toujours, et d'ailleurs la rue, la cour, sont pleines de voitures. Il y a deux cents personnes dans le salon. — Pourquoi donc faut-il s'en aller ? — Parce que tel est le bon plaisir du maître. — Et pourquoi a-t-il choisi cette singularité ? — Parce qu'elle fait contraste avec la manie d'un autre millionnaire son rival, qui, lui, ne veut pas qu'on vienne chez lui avant dix heures. Et le grand monde parisien se soumet docilement à toutes ces exigences. Il court chez celui-ci avant dix heures ; il va chez celui-là après dix heures ; et il subit ces caprices sans se plaindre. Il est vrai qu'il crie au scandale quand M. le duc d'Orléans exige qu'on ne vienne pas en bottes chez sa femme. Alors son indignation ne peut se contenir ; et dans sa colère, confondant les temps et les personnes, il traite le prince royal de parvenu.

Comme philosophe, M. Th. est un des caractères les plus intéressants à observer de notre époque. Personne n'a jamais poussé plus loin que lui le mépris des grands, sinon celui des grandeurs. Rien de plus curieux que la façon dont il mène tout le monde ; rien de plus malin que la cruauté avec laquelle il vous force, pour entrer chez lui, à faire les plus pénibles sacrifices et quelquefois à vous dépouiller sans mot dire de la seule qualité qui fait votre puissance. Etes-vous un grand seigneur, il vous fera attendre une heure dans son salon, ou bien il vous assujétit à l'exactitude la plus rigide ; il exigera enfin de vous une condescendance puérile qui vous ôtera de votre dignité. Etes-vous une femme vaine, riche et avare, il vous forcera à choisir un déguisement d'un prix fou. Etes-vous un homme grave, un homme d'intelligence, il vous obligera à



— Hier, à onze heures du matin, le gardien du marché Saint-Joseph aperçut une femme inconnue, dont l'embonpoint et la démarche embarrassée éveillaient ses soupçons. L'abordant aussitôt, il lui adressa quelques questions et n'obtint pour réponse que des paroles évasives et se rapportant toutes à l'état de grossesse avancée dans lequel elle prétendait se trouver. L'épouvanté de la croire et sous le prétexte de l'aider à sortir du marché, le gardien l'accompagna jusqu'à l'une des issues donnant sur la rue Montmartre; mais arrivés là, il l'engagea à monter avec lui chez M. le commissaire de police qui demeure à côté; et comme il vit, à cette simple invitation, une extrême pâleur couvrir les traits de l'étrangère, ses soupçons augmentèrent; et, levant aussitôt l'ample tablier dont elle se couvrait, il en tira une motte de beurre de vingt-cinq à trente livres, qu'elle avait eu l'art de dérober à l'une des marchandes étalagistes du marché. Prise ainsi en flagrant délit et forcée de se reconnaître coupable de vol, Joséphine Calret, c'est le nom de cette femme, malgré ses larmes, ses supplications et la promesse de ne plus retomber dans une semblable faute, a été mise immédiatement à la disposition du procureur du roi.

— Le petit Deniket, jouant ce matin sur le bord de l'eau à la gare de Bercy, se plaça dans un bateau qu'il détacha, et que l'eau entraîna bientôt. S'apercevant du danger qu'il courait, le pauvre enfant, à peine âgé de huit ans, poussa de grands cris, qui furent heureusement entendus par M. Lissais, ouvrier du port, qui travaillait près du pont vers les arches duquel le bateau se dirigeait. Ne consultant que son courage, il se jeta dans l'eau tout habillé, et saisissant la frêle embarcation au moment où elle allait se briser contre l'une des piles, il s'y élança, et manœuvrant avec adresse, il parvint à ramener à bord le bateau et l'enfant sauvé par lui avec autant de courage que de bonheur.

Hier 27 février, à minuit, le thermomètre centigrade de l'ingénieur Chevallier marquait 1,5 au-dessous de 0. Aujourd'hui, à quatre heures du matin, 5,5; à six heures, 4,7; à sept heures, 4,8; à midi, 1,8 au-dessus de 0.

— Le Palais de Justice a été hier le théâtre d'un événement assez singulier. Au moment où l'audience de la cour d'assises venait d'être levée, une femme fut remarquée dans le passage conduisant de la galerie Mercière à la chambre des appels de police correctionnelle; elle marchait difficilement et poussait de profonds gémissements. Bientôt entourée d'une foule de curieux et interrogée avec bonté, elle répondit que venant du petit parquetry pour y réclamer son jeune frère, elle avait été subitement saisie par les douleurs de l'enfantement. Un homme respectable, qui se trouvait parmi les spectateurs, l'aida aussitôt à se relever, et lui donnant le bras, la conduisit dans une des maisons du voisinage, où bientôt la jeune femme mit au monde une petite fille. Le protecteur de la mère a promis de l'être aussi de l'enfant, et pour compléter sa bonne action, il est allé prévenir le mari de l'accroissement subit de sa famille.

**Départements.** — L'Académie de Metz propose une médaille d'or de 200 fr. pour l'auteur du meilleur écrit sur la vie politique et littéraire de M. Barbé-Marbois.

Cette académie vient de publier ses Mémoires pour 1839. On y remarque une pièce très curieuse long-temps ensevelie dans ses archives :

« En 1782, une médaille d'or de 400 fr. ayant été promise par l'ancienne académie de Metz à l'auteur du meilleur Mémoire sur « l'origine, de l'opinion » [qui étend à tous les individus d'une même famille, une partie de la honte » attachée aux peines infamantes que subit un coupable, etc. » Robespierre partagea le prix avec Lucrèce l'Amé. Son discours, écrit tout entier de sa main, et signé de Robespierre, avocat en parlement, demeurant à Arras, a été exhumé des portefeuilles de cette société littéraire et publié à la fin du volume. On y remarque les maximes suivantes : « De toutes les règles de la » morale, la plus sublime est celle qui dit que rien n'est utile que ce qui » est bon. »

« La vertu produit le bonheur, comme le soleil produit la lumière ; tandis » que le malheur sort du crime, comme l'insecte impur naît du sein de la » corruption. »

« La prospérité des sociétés politiques repose sur la base immuable de » l'ordre, de la justice et de la sagesse. »

« Les législateurs éclairés se sont toujours montrés avertis du sang, même » le plus vil, lorsqu'ils ont pu le conserver à la patrie. »

« Il est à souhaiter que les biens des condamnés cessent d'être soumis à » la confiscation. »

« Ah ! plutôt au ciel, dit-il, dans sa péroraison, que ce faible ouvrage pût » parvenir jusqu'au jeune monarque qui nous gouverne : une idée utile à » l'humanité ne serait pas vainement présentée au roi, qui, proscrivant un » usage barbare, a épargné aux accusés des cruautés inutiles. » (La question abolie par Louis XVI.)

— M. l'évêque du Mans vient d'adresser au clergé et aux fidèles de son diocèse, pour le carême de 1840, un mandement daté de Rome (*extra portam Flaminiam*), hors de la porte Flaminienne, le 18 janvier de cette année. Le prélat était alors dans la capitale du monde chrétien. On sait que les évêques qui se trouvent à Rome ne peuvent adresser à leurs diocèses aucuns mandements ou lettres pastorales sans observer la formule dont il est parlé ci-dessus, le souverain pontife ayant seul le droit de dater de la ville sainte ses rescrits, bulles, brefs et décisions. A son mandement, M. l'évêque du Mans a joint une circulaire adressée à son clergé dans laquelle on lit le bref du pape qui annoblit M. Bouvier et le crée comte.

— Le vénérable prélat qui avait gouverné avec tant de sagesse le diocèse de Marseille, pendant plusieurs années, M. de Mazenod, oncle de l'évêque actuel, est mort, samedi matin, à sept heures et demie. Il était parvenu à l'âge de 92 ans, et, malgré cette extrême vieillesse, il a conservé jusqu'à ses derniers jours, toute la rectitude de son esprit.

— Un soldat de l'armée impériale, prisonnier en Sibirie, vient de rentrer, dans la commune d'Athis (Orne), qu'il avait habitée et où il avait laissé sa femme. Celle-ci, se croyant veuve depuis long-temps, était remariée depuis trois mois.

vous habiller en acrobate et à être niais et ridicule tout une soirée, et nous ajoutons toute la vie; et cela pour lui n'est pas un badinage, c'est une étude profonde, une suite d'épreuves philosophiques que nous suivons pour notre part avec une grande curiosité. M. Th. s'est posé ces deux questions : savoir jusqu'où peuvent aller en France la complaisance des égoïstes, et l'humilité des orgueilleux; et ce que peuvent faire de flatteries et de platitudes des gens riches qui ne veulent pas donner de fêtes pour être invités chez un homme qui en veut bien donner.

Pour compléter ces expériences, l'ingénieur négociant pourrait risquer de plus grotesques épreuves. Eh ! mon Dieu ! demain il mettrait sur ses billets d'invitation : *On n'entrera qu'en bonnet de coton*, que toute la haute société parisienne accourrait chez lui en bonnet de coton. Nous savons bien que l'on parviendrait à transiger avec le bonnet de coton. Les uns le feraient broder, les uns le garniraient de dentelles, les autres le couvriraient de fleurs et de diamants. Ceux-ci auraient des mèches d'or, ceux-là des mèches de perles, mais les vrais flatteurs le porteraient en coton pur avec la coiffe et la fontange.

Puisque nous sommes en train de faire la guerre à la vanité, nous signalerons un autre genre de bal où c'est le souper qui est une vanité. Nous le disions tout à l'heure, les grands seigneurs font peu de frais; mais en revanche, les petits bourgeois veulent avoir l'air d'en faire beaucoup. Le salon est fort étroit, on respecte ses proportions, et pour ne rien perdre de l'espace, on suspend l'orchestre dans le lit de fer de l'alcôve voisine; les mères parées sont à la torture sur des bancs de collége; les rafraichissements sont rares sous un prétexte de souper. A partir de minuit on ne sert plus rien, toujours sous le même prétexte. A une heure du matin on meurt de soif et l'on s'interroge avec anxiété. — La maîtresse de la maison semble préoccupée, elle n'adresse plus la parole à personne; seulement elle sourit à tous ceux qui s'en vont. Un domestique vient lui demander : « Faut-il servir ? » Elle répond : « Non, il y a encore trop de monde. » Elle attend encore; elle attend si bien, que le courage manque aux plus intrépides, que le sommeil gagne les plus affamés. Elle dit enfin, servez. Mais au moment de se mettre à table, elle se trouve tête à tête avec son mari pour contempler un souper de quinze couverts pour lequel trois cents personnes étaient venues, car dans ces sortes de fêtes, toute la vanité est de paraître avoir un souper; mais le sublime de la diplomatie est d'empêcher qu'on ne le mange.

En toutes choses le monde est tombé en enfance, ses manies sont d'une niaiserie fabuleuse; tous les ridicules anglais, germaniques, russes, espagnols, napolitains, chez nous sont aujourd'hui naturalisés. Là où règne la manie anglaise on sert un diner sans pain, et l'on est ridicule si on a l'imprudence d'en demander; là où règnent les manières allemandes on ne valse qu'à deux temps, et l'on est ridicule si l'on essaie l'ancienne

— Le bal donné à l'Hôtel-de-Ville de Lyon, le 24 février, au profit des ouvriers sans travail, a produit une recette de 16,000 fr. Le concert qui se préparait dans le même but n'aura pas moins de succès sous le rapport des sommes qu'il produira.

— Les dix prisonniers, condamnés : six à la peine capitale et quatre à celle des travaux forcés à perpétuité, pour brigandage de frontière, et dont l'arrêt de condamnation fut annulé par la cour de cassation, ont été extraits des prisons de Perpignan, le 14 février courant, pour être conduits à celles de Carcassonne et être jugés de nouveau par la cour d'assises de l'Aude. Les six premiers se constituaient en état de révolte au moment du départ; déjà ils avaient dépayé une partie de leur prison pour opposer une vive résistance. Des mesures sévères ont dû être prises pour la route. Le même jour ils ont été conduits à Narbonne.

— Ces jours derniers, un homme, en cherchant des coquillages sur la côte de la Chaume, quartier des sables-d'Olonne, aperçut dans les rochers un animal qui était pour lui d'un aspect inconnu : il s'en approcha avec défiance et fut épouvanté de le voir se dresser devant lui et ouvrir une menaçante rangée de dents. Cependant, comme il avait une fourche, il la lui plongea dans le flanc et le renversa mort. Cet animal n'était autre qu'un veau marin; sa longueur est de plus d'un mètre; il a des pieds à palmes, et sa fourrure, assez belle, est blanche, tachetée de gris. Il a été tué à peu près à une cinquantaine de pas de la mer.

— Un habile ingénieur de Bar-le-Duc, M. Gigault d'Olincourt, qui publie un *Journal progressif de l'instruction primaire* qui ne coûte que 4 francs par an, vient d'entreprendre la publication d'une vaste collection sous le titre de *Choix d'édifices publics et particuliers, etc.* Cette grande entreprise doit intéresser au plus haut degré toutes les personnes qui s'occupent de l'art de bâtir.

C'est un guide sûr, un recueil de modèles dont les moindres détails ont été longuement médités; c'est une nouvelle encyclopédie pour les artistes; ils n'auront qu'à y puiser de bonnes inspirations.

Les planches, in-folio de ce beau recueil sont lithographiées avec beaucoup de soin; tous les sujets y sont traités à une grande échelle, qui évite toute étude, toute recherche; enfin un texte concis et clair est joint à chaque planche de manière à permettre l'emploi de cet ouvrage comme une collection de modèles dans les académies; les écoles des beaux-arts, des arts et métiers, les écoles normales et les écoles supérieures; il rendra donc autant de services aux maîtres qu'aux élèves.

**Colonies françaises.** — On annonce que M. Chais, procureur-général de l'Algérie, est nommé aux mêmes fonctions en Corse, en remplacement de M. Réalier-Dumas, admis à la retraite, et qu'il est remplacé à Alger par M. Menriot, premier avocat-général à Metz.

**Étranger.** — La fable de Philémon et Baucis vient de se réaliser en quelque sorte à Bâle. Un couple d'heureux époux, quoique pauvres, avait célébré gaiement le cinquantième anniversaire de son mariage, lorsque le mari qui avait travaillé pendant 60 ans dans la même fabrique, sous six propriétaires différents, mourut après une très courte maladie. Sa vieille compagne le suivit le même jour.

— On trouve depuis quelques temps dans les ardoisières du Blattenberg de nombreux et superbes poissons fossiles. Le conseil d'état du canton de Glaris vient d'ordonner de les réunir en collection dans un appartement de la bibliothèque, et on en offre en échange aux musées de la Suisse contre d'autres objets d'histoire naturelle.

— Le père Gérainb a été gravement malade aux Camaldoules; après son retour à Rome, il est retombé dans une maladie non moins sérieuse, et dont il était à peine guéri le jour de la Purification. Toutefois, malgré l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait, il s'est rendu au Vatican, pour présenter au Saint-Père le clergé que, d'après une ancienne coutume, tous les ordres religieux doivent offrir au pape pour la fête de la Chandeleur. La santé du pape est parfaite, et tout fait espérer que le pontificat de Grégoire XVI sera long.

— Le gouvernement espagnol s'occupe depuis un an de la révision de ses tarifs de douanes. Ce travail, pressé et surveillé par les Anglais, serait déjà terminé et le nouveau tarif promulgué si des démarches actives n'avaient été faites, dans l'intérêt de la France, par la chambre de commerce de Lyon et la députation du Rhône. Par suite de ces démarches et des instructions données à notre ambassadeur à Madrid, on semble disposé à tenir compte des réclamations que notre commerce aurait à faire valoir.

M. le ministre du commerce avait demandé à l'une des personnes qui se sont occupées le plus activement de cette affaire, les observations que lui a suggérées l'examen du tarif espagnol concernant les tissus; mais il avait paru que ces observations seraient plus convenables si elles émanaient des chambres de commerce elles-mêmes. En conséquence, et sur ces données, Lyon ayant déjà envoyé son travail sur les tissus de soie, Reims, Elbeuf et Sedan, ont été mis en demeure de s'expliquer sur les tissus de laine. La chambre de commerce de Paris doit avoir également des observations à présenter, et déjà son attention a été appelée sur ce sujet; mais pour que son intervention devienne réellement utile, il serait essentiel qu'elle connût les réclamations que les différents genres de commerce de la capitale ont à faire entendre.

Parmi les marchandises prohibées jusqu'à ce jour, se trouvent les articles cotons purs et mélangés. L'intention du gouvernement espagnol est de les admettre à l'avenir : il ne peut être indifférent de savoir à quelles conditions.

— En vertu d'un firman délivré par la Sublime-Porte, les clauses du traité de commerce conclu avec les gouvernements de France et d'Angleterre, sont rendues applicables aux sujets et négociants belges.

— Dans les deux grandes solennités qui ont eu lieu au théâtre de la cour de Weymar, le 5 et le 17 de ce mois, pour célébrer les anniversaires de la naissance du souverain et de son auguste épouse, c'est la scène française qui

a eu les principaux honneurs. A l'occasion du premier des anniversaires, on y a donné le *Lac des Fées*, de M. Auber, et à l'occasion du second, le *Brasseur de Preston*, de M. Adam.

— Nulle part en Allemagne, nulle part hors de France, le vaudeville français n'est plus en faveur qu'à Vienne, où le goût pour ce genre de spectacle s'est répandu au point que celui-ci est devenu un véritable besoin pour le public qui fréquente les théâtres. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur le tableau comparatif suivant du nombre des vaudevilles français qui ont été représentés sur un seul théâtre de Vienne, celui du château impérial et royal (*Burg Theater*), pendant deux séries de sept années :

En 1825.	56 Vaudevilles.	En 1835.	86
1824.	67	1834.	90
1825.	49	1835.	97
1826.	49	1836.	89
1827.	48	1837.	91
1828.	55	1838.	90
1829.	59	1839.	99
Total.	541	Total.	642

De sorte que maintenant on joue sur ce seul théâtre, à peu près deux nouveaux vaudevilles français par semaine, ce qui est environ deux fois autant qu'il y a dix ans.

— Depuis quelque temps on parle beaucoup à Rome de deux promotions au cardinalat : l'une concerne le primat de Hongrie, et l'autre le prince-évêque de Salzbourg.

— On annonce aussi comme certaine l'arrivée de LL. MM. le roi et la reine de Naples, qui aura lieu le 27 de ce mois. Les augustes personnages passeront à Rome les fêtes du carnaval.

— Frost, Williams et Jones, ont été embarqués le 25 février à 9 heures à bord du *Mandarin*, bâtiment affecté au transport des condamnés, qui est mouillé à Spithead, et qui, à moins d'ordres contraires, mettra à la voile demain; si le vent qui souffle en ce moment ne change pas, ce bâtiment sera bientôt hors de vue. Ces trois condamnés, pendant leur séjour en ce port, ont été traités avec plus de douceur que tous les autres déportés. On ne croit pas que cette même tolérance soit exercée à leur égard à bord du *Mandarin*, qui porte 210 condamnés embarqués en ce port. Jusqu'à hier soir, Frost et ses deux compagnons ont conservé l'espoir que la motion de M. Duncombe les rendrait à la liberté; et en vérité tout le monde paraît surpris de la soudaineté de l'ordre de les faire embarquer. S'ils partent avec le vent qui règne en ce moment, ils ne doivent plus conserver aucune espérance. L'opinion générale est que malgré la tolérance avec laquelle a été reçue la motion de M. Duncombe, elle sera rejetée, et que le *Mandarin* recevra par le télégraphe l'ordre de partir demain matin.

— L'université de Göttingue s'est enfin décidée à procéder à l'élection d'un député des états. Cinq professeurs n'ont point paru. Cinq autres ont voté par bulletins blancs, dix-huit ont élu le conseiller de justice de Bothmer, nommé en 1837 membre de la commission chargée d'examiner la question de savoir si la constitution de 1835 pouvait être valablement abrogée, et qui s'est prononcé en faveur du maintien de la constitution.

— Dans la séance de la diète de Hongrie, du 31 janvier, on a adressé à S. M. l'empereur le projet de loi relatif à la langue hongroise. Il est dit dans ce projet que l'héritier de la couronne, l'archiduc et les archiduchesses de la famille impériale, doivent apprendre dans leur jeunesse la langue hongroise, que les propositions royales adressées à la diète doivent être rédigées dans cette langue, enfin, que devant les tribunaux et dans toutes les affaires publiques, ainsi que dans l'enseignement de la jeunesse, le hongrois sera le seul idiome dont on devra se servir.

— Le duc de Bordeaux est parti le 16 février de Florence pour Goritz.

— On assure qu'une lettre de Bruxelles annonce que le montant des sommes dues par la Belgique au roi de Hollande a été définitivement réglé et que le roi des Belges paiera au roi des Pays-Bas 208 millions en 2 1/2 p. 0/0 de fonds hollandais.

— Il est, dit-on, question d'un mariage prochain entre le prince Louis-Napoléon Bonaparte et sa belle cousine, la princesse Mathilde de Monfort, fille de Jérôme Bonaparte, qui est en Angleterre. La jeune princesse se trouve en ce moment à Florence.

— La Vistule a brusquement changé son cours près de Dantzick, et s'est créé un lit plus facile vers la mer Baltique. Toutefois cet événement ne fait point perdre à Dantzick ses avantages comme port de commerce; car la Mot-tlau traverse toujours la ville en se jetant dans la mer, et entretient la communication de la mer avec la Vistule. Mais il sera peut-être nécessaire de construire un canal pour obvier au manque d'eau dans les temps de sécheresse. Les habitants ne sont point peints de cette déviation de la Vistule, car elle occasionnait souvent de grandes inondations. Cependant on ne saurait, dès ce moment, calculer toutes les suites que cet événement entraînera pour Dantzick et son commerce. Le nouveau bras de la Vistule est d'ailleurs parfaitement navigable et si avantageusement situé, que l'on pourra maintenant réaliser sans frais un plan ayant pour but d'abréger le cours de cette rivière qui, il y a quelques temps, aurait coûté 2 millions de thalers.

## Chambre des Pairs.

Séance du 28 février. — PRÉSIDENCE DE M. BASTARD.

La séance est ouverte à une heure et demie. Le procès-verbal est lu et adopté. La chambre procède au renouvellement mensuel de ses bureaux et à leur organisation.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de loi tendant à ouvrir au ministère des cultes un crédit de 45,000 francs pour subvenir aux frais d'installation de M. le cardinal de Latour d'Auvergne-Lauragais. Ce projet a été récemment adopté par la chambre des députés.

valse; là où règne la mode russe on ne vous sert sur la table que des fruits et des fleurs, et l'on est ridicule si l'on tourne la tête pour chercher le rôti : et ainsi de suite.

Dans telle maison tout le luxe est dans l'argenterie : soit, mais alors n'ayez pas de couteaux d'ivoire. Dans telle autre, tout le luxe est dans les cristaux. Il y a des verres pour chaque vin, mais il n'y a pas de vin pour chaque verre.

Dans ce bel hôtel tout le luxe est dans les tentures, mais il n'y a pas de chaises pour s'asseoir.

Dans cet autre il y a trois calorifères, mais on ne les allume pas; et les bouches de chaleur ne sont plus que des ventilateurs perfides. La prétention de telle maîtresse de maison est de ne recevoir chez elle que des dandys et des merveilleuses, et tous ces gens-là entrent ux se croient obligés de ne parler que d'attélagés, de cuirs, de cuivres et de livrées, de pompons, de dentelles et de diamants pour prouver qu'ils sont élégants.

— Les diamans de Mme une telle sont bien beaux. — Ah ! j'aime bien mieux ceux de la princesse de... — Ah ! pas moi; la monture en est trop lourde. — Avez-vous vu le nouveau diadème de la petite Mme R. — Oui, il est très beau. — Ah ! de loin, peut-être, mais de près on voit bien qu'il est faux. — Ah ! ma chère, vous avez-là une jolie broche. — Ah ! c'est ma moins jolie, j'en ai dix-huit.

Telle autre maîtresse de maison a pour prétention d'avoir un salon politique; mais comme elle ne peut atteindre aux sommets du genre, elle recrute toutes les doublures de la diplomatie et de l'administration. On ne trouve chez elle que des attachés, des sous-préfets, des sous-secretsaires, des substitués, des sous-intendants; on s'y raconte bas à l'oreille les nouvelles qui ont paru le matin dans les journaux. On y prédit la chute des ministres qui viennent d'envoyer leur démission. Et toutes les discussions se terminent par cette prière : si votre oncle est ministre, n'est-ce pas, vous nous donnerez des loges.

Pour les jeunes gens le suprême bon ton est d'être de tous les bals, de tous les concerts, et de pouvoir dire de tout j'irai ou j'y étais.

**CONVERSATION.** — Etiez-vous hier rue de... ? — Oui, j'y étais; il y avait un monde affreux ! — Allez-vous ce soir place... ? — Oui; il y aura un monde fou. — Allez-vous demain à la préfecture ? — J'irai, c'est la collection des jolies femmes ! — Je ne vous ai pas vu au concert de... — Comment ! j'y étais. Mais vous qui parlez, je ne vous ai pas vu à la représentation de M. de Castellane. — Ah ! c'est charmant ! c'est moi qui soufflais dans vos doigts peut-être ! — Demain, j'ai une journée terrible. — Et moi donc, je réjette le quadrille pour le bal Th. — Et moi, je répète l'opéra des Polonais. — A midi, j'essaie mon costume de Postillon; il est trop large, ça fait mon désespoir. — Moi, j'essaie une romance, elle est trop haute; il y a un sol qui fait mon malheur. — Je monte au bois, avec

Dérouillettes et de Falvières. — Je tacherai d'aller vous y joindre... mais un peu tard. — Irez-vous demain voir la débûte ? — Oui, j'ai deux loges. — Moi, j'ai trois places, dans trois loges différentes. — Et après le spectacle ? — Nous avons le bal de P. — Et puis le bal de l'Opéra, je ne sais pas comment je pourrai trouver le temps d'aller faire des armes chez Mongirol. — Et moi, je ne vois pas où je trouverai un moment pour fumer mes vingt cigares.

Voilà l'esprit du jour, voilà le monde ! Il est bien triste pour ceux qui ne savent pas en rire comme nous. Un de nos amis nous demandait l'autre jour : Comment passez-vous votre temps ? Vous amusez-vous dans ce vilain monde ? — Mais, oui; je me suis fait une existence à part; je vogues dans un esquif avec des gens d'esprit, sur un océan d'imbéciles.

Prenez garde, reprit-il, les tempêtes d'imbéciles sont dangereuses.

Vicomte CHARLES DE LAUNAY.

Mademoiselle de Roan.

IV.

Il était deux heures après minuit, et tout dormait on était sensé dormir à la S... Clémentine rêvait avec une demi-inquiétude à la suite du lendemain, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par un bruit de pas dans les corridors. Justement effrayée de ce bruit, elle dresse la tête et prête l'oreille. Des voix d'hommes parviennent à elle au milieu du silence, et une de ces voix dit sur le ton du commandement :

— Traversez la chambre de la citoyenne !...

— Ma chambre ! répète la jeune femme d'une voix étouffée.

Et devant le terrible éclair qu'a jeté cette parole, elle trouve à peine la force de quitter son lit.

Pour arriver, en effet, à la cachette du Vicomte, sans monter par l'escalier secret, il fallait traverser la chambre de Mlle de Roan, tout autre passage ayant été condamné.

Après avoir fait frissonner Clémentine des pieds à la tête, cette pensée vague encore, lui rend quelque courage. Elle s'enveloppe d'un peignoir, ramène sa lampe éteinte et s'approche de la porte. Les voix se rapprochent au même instant et la jeune fille croit en reconnaître plusieurs...

— La chambre est-elle éclairée ? demanda un homme à quelque distance.

— Elle est éclairée, répond un autre dont le souffle semble traverser la serrure.

— Et la citoyenne dort ? reprend un troisième.

— Aucun bruit, du moins, n'annonce le contraire.

— Maintenant, voyons si la porte est fermée en dedans...



M. BARTHELEMY appelle l'attention de M. le garde des sceaux sur la réclamation d'une indemnité de 45,000 francs présentée depuis plusieurs années, et reproduite encore par les héritiers de M. le cardinal d'Isard, indemnité qui a précisément pour objet des frais semblables à ceux que la chambre va voter.

M. le garde-des-sceaux, dit l'orateur, a repoussé cette réclamation, par le motif que M. d'Isard n'avait pas été réellement cardinal français; c'est une erreur manifeste, car c'est par le gouvernement français lui-même que M. d'Isard a été d'abord nommé à l'auditorium de rote, dont il est devenu le doyen, et qui l'a fait ensuite appeler au cardinalat.

L'orateur termine par un éloge du caractère de M. le cardinal d'Isard, et des services qu'il a rendus à la France.

M. FESTE: Je remercie l'honorable pair de l'occasion qu'il me fournit de redresser ce qu'il y a eu de trop absolu peut-être dans les paroles que j'ai prononcées devant l'autre chambre. Lorsque la question fut soulevée, j'avais à la main une note historique sur le cardinalat français, et le nom de M. d'Isard ne s'y trouvait point porté. Depuis lors, j'ai reçu de la part des héritiers du cardinal d'Isard des explications appuyées de documents qui jetteront de vives lumières sur la question, et qui conduiront sans nul doute à une solution conforme aux vœux de l'honorable membre.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture des articles du projet, qui sont votés sans discussion.

Le scrutin donne pour résultat:  
Nombre des votants. . . . . 416  
Boules blanches. . . . . 115  
Boules noires. . . . . 1

La chambre adopte.

M. SCHNEIDER, ministre de la guerre, présente le projet de loi tendant à accorder une pension de 2,000 fr. à la veuve du colonel Combes.

M. le général Delort fait ensuite le rapport de 18 projets de loi relatifs à des changements de circonscriptions électorales.

La discussion de ces projets est fixée à mercredi prochain.

M. ETIENNE présente le rapport de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif au monument de Molière.

M. D'HAUBERTSANT présente le rapport de la commission chargée de l'examen du projet tendant à ouvrir un supplément de crédit pour secours généraux.

M. SIMÉON développe une proposition qui a pour objet de modifier plusieurs articles du règlement de la chambre.

Cette proposition est prise en considération.

La suite de l'ordre du jour appelle des rapports de pétitions.

M. D'ABANCOURT rend compte de la pétition suivante:

M. Ploque, à Versailles, appelle l'attention de la chambre sur les créanciers de l'état qui ont été réduits au tiers en 1797, et qui ont conservé jusqu'à ce jour leurs inscriptions ainsi réduites. Le pétitionnaire voudrait que ces rentiers fussent exemptés de la conversion, ou au moins favorisés dans le capital à rembourser par l'état. — Dépôt au bureau des renseignements.

La chambre adopte, à l'égard de plusieurs autres pétitions relatives au même objet, les mêmes conclusions.

La séance est levée à cinq heures.

## Chambre des députés.

ORDRE DU JOUR DU SAMEDI 29 FÉVRIER. — A deux heures, séance publique. — Lecture d'une proposition. — Rapport de la commission des pétitions. — Rapport de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à un échange de terrains entre l'état et la ville de Bayonne (Basse-Pyrénées), (M. Chégaray, rapporteur). — Rapport de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à la vente du tabac (M. Schauenburg, rapporteur). — Rapport de la commission chargée d'examiner des projets de loi d'intérêt local.

## Tribunaux.

TRANSMISSION DES OFFICES. — La cour royale de Toulouse, dans un arrêt du 22 de ce mois, a décidé les questions suivantes d'une façon entièrement opposée à la jurisprudence récente de la cour royale de Paris:

1° Le vendeur non payé d'un office ministériel a un privilège sur le prix de la revente faite par son successeur.

2° Le privilège a lieu non seulement pour le prix porté dans le traité officiel remis à la chancellerie, mais encore pour le supplément de prix indiqué dans une contre-lettre: un pareil acte n'est nullement contraire à l'ordre public.

3° Ce privilège a lieu même dans le cas où la partie du prix non payée est représentée par des effets de commerce acceptés pour paiement par le vendeur dans la contre-lettre et non acquittés à leur échéance; quoique le traité ostensible porte quittance pure et simple, il n'y a pas novation.

4° Voulait-on même annuler la contre-lettre pour le supplément du prix, on ne pourrait la déclarer valable afin de faire imputer sur le prix ostensible un à-compte déclaré soldé par la contre-lettre seule. On ne peut diviser cet acte, et le vendeur devra être colloqué pour tout le prix ostensible, sans égard à l'à-compte reçu.

PRIX D'UN SOUFFLET. — Nous avons déjà fait connaître le prix d'un soufflet, en rapportant dernièrement le jugement rendu dans l'affaire de l'oncle de Mlle Grisi, qui avait à répondre devant la justice d'un soufflet donné à son tailleur; mais le tarif varie selon les circonstances.

Il y eut dernièrement entre M. Lefeuvre, intéressé dans la direction des théâtres de Rouen, et M. Mezard, chef d'orchestre, une vive altercation, dans laquelle le premier reçut un soufflet. Cette querelle fâcheuse se passait sur la scène, le 15 février, pendant le troisième acte de *Lucie de Lammermoor*.

Le 15, M. Mezard était mis en état d'arrestation; on voulait ainsi empêcher un duel qui paraissait inévitable. Mis en liberté sous caution, M. Mezard comparait hier devant le tribunal de police correctionnelle.

Deux témoins seulement, M. Boulard, artiste, et M. Boutry, avocat, étaient assignés. Voici comment, d'après leurs dépositions, les faits se sont passés: Pendant le cours de la représentation de *Lucie*, M. Lagarin, premier violon solo, reçut une lettre par laquelle la direction le prévenait que dorénavant il ne serait plus admis au parterre, où M. Duval lui avait verbalement cédé ses entrées. Blessé de ce procédé, M. Lagarin quitta l'orchestre, et le troisième acte fut joué sans lui. Pendant l'entr'acte, M. Mezard, montant sur la scène, rencontra M. Lefeuvre, et alors s'engagea entre eux la conversation suivante, que nous reproduisons textuellement, ainsi que l'ont rapportée les témoins: « Savez-vous, Lefeuvre, pourquoi les entrées de la salle sont supprimées à M. Lagarin? — C'est une affaire administrative que nous regardons pas. — Pardon, cela me regarde, puisque ces entrées, déjà retirées une fois à M. Lagarin, lui ont été rendues sur mes observations, qui furent accueillies alors; et, d'ailleurs, comme M. Lagarin menace de cesser son service, il faut bien que je m'inquiète si j'aurai mon premier violon; car sans lui je ne pourrais conduire, et je ne conduirai pas. — Eh! mon Dieu, ne conduisez pas et allez vous-en, c'est tout ce que nous vous demandons. — Ce que vous me dites-là est grossier et mériterait des pichenettes. — Des pichenettes? je vous défie de m'en donner; vous n'êtes qu'un blanc-bec. »

En disant cela, M. Lefeuvre s'élança sur M. Mezard, approchant sa face de la sienne, et levant les deux bras sur lui, de sorte, a dit M. Boulard, que j'ai cru, comme tout le monde, qu'il allait lui donner un soufflet; c'est au contraire lui qui en reçut un de la part de M. Mezard qui était exaspéré.

Les réponses de M. Mezard n'ont fait que confirmer les faits que nous venons de rapporter.

M. Censier, avocat du roi, a requis l'application de la loi, tout en demandant lui-même de l'indulgence pour le prévenu.

M. Paulmier a soutenu, dans l'intérêt de celui-ci, qu'il n'avait fait que céder à une provocation émanée non pas d'un supérieur, mais d'un égal, puisque M. Lefeuvre n'a pas la qualité de directeur, mais bien celle d'intéressé pécuniairement dans la direction, dont le privilège n'appartient qu'à M. Nicolai; il a fait ressortir tout ce que cette provocation avait de grave envers M. Mezard, qui se présentait poliment, comme de coutume, et pour lequel on aurait dû avoir les égards dus à un artiste de talent qui s'est consacré tout entier aux intérêts de la direction.

Le tribunal, considérant que M. Mezard a été provoqué par des paroles inconvenantes et des gestes menaçants de la part de M. Lefeuvre, ne l'a condamné qu'à 5 fr. d'amende.

ACCUSATION DE FRATRICIDE. — DÉMONSTRATION ÉVIDENTE DU SUICIDE DE LA VICTIME. — Une accusation bien légèrement intentée amène sur le banc de la cour d'assises du Bas-Rhin deux jeunes gens, frère et sœur, dont la physionomie douce et calme contraste d'une manière invraisemblable avec le crime odieux qu'ils doivent avoir commis. Anne-Marie Ledergerber, âgée de 23 ans, et Séraphin Ledergerber, âgé de 30 ans, vigneron, tous deux domiciliés à Breitenbach, sont accusés d'un fratricide commis avec préméditation.

Joseph Ledergerber, frère des accusés, avait été récemment libéré du service militaire et en avait rapporté, en rentrant dans ses foyers, des habitudes de paresse et d'ivrognerie, qui plus d'une fois avaient donné lieu à des scènes assez vives entre lui et les membres de sa famille. Le 15 septembre dernier, Joseph Ledergerber était revenu dans la maison paternelle après une absence de huit jours, et son père lui avait fait vivement reproche d'une pareille conduite. Le soir, l'on apprit à Breitenbach que ce jeune homme avait été trouvé mort dans la grange, au moment où sa sœur Marie-Anne allait en fermer les portes. Les parents du défunt prétendirent qu'il s'était tué en tombant du grenier à foin dans la grange, par une ouverture située au-dessus de la place où gisait le corps, lorsqu'on le découvrit. Ils répétèrent la même version devant le maire et le juge de paix, qui vinrent le lendemain examiner l'état du cadavre. Mais ces magistrats ayant remarqué sur le cou une large raie d'un rouge foncé, reconnurent facilement qu'on ne leur avait pas dit la vérité sur la cause de la mort de Ledergerber, et que cette mort avait été le résultat d'une strangulation.

Ce mensonge, et quelques invraisemblances apparentes que l'on crut remarquer encore dans les dires de Séraphin et d'Anne-Marie, frère et sœur du défunt, suffirent pour déterminer l'arrestation de ces deux jeunes gens et leur renvoi devant la cour d'assises.

A l'audience les accusés et leurs parents ont reproduit les explications qu'ils avaient données dès qu'ils furent convaincus d'avoir voulu tromper la justice sur la cause de la mort de Joseph Ledergerber. Ils ont déclaré que celui-ci avait été trouvé par sa sœur pendu à une poutre du grenier à foin, et que s'ils avaient d'abord caché cette circonstance, c'était pour qu'on ne refusât pas la sépulture religieuse au cadavre, et pour éviter la honte qu'un suicide devait faire rejeter sur leur famille. Il résulte en outre des débats que l'accusé Séraphin n'avait pas quitté un instant dans la soirée la chambre commune où s'étaient constamment trouvés les membres de la famille et plusieurs amis; d'un autre côté, la trace de la corde rémarquée autour du cou, et qui remontait par derrière vers l'occiput, démontrait que la strangulation avait eu lieu par suspension, et dès lors, il était de toute invraisemblance que l'accusée Anne-Marie, petite et faible, eût seule pu venir à bout de suspendre son frère, beaucoup plus grand qu'elle, à une poutre élevée, et que ses bras auraient vainement cherché à atteindre sans le secours d'une chaise ou d'un banc. D'ailleurs le cadavre ne portait aucune trace extérieure de lésion ou de violence, et les médecins chargés de l'examiner, avaient eux-mêmes conclu, sans hésitation, que la mort de Joseph Ledergerber avait été le résultat d'un suicide. Toutes ces circonstances, jointes aux excellents renseignements que les témoins ont unanimement donnés sur la conduite des accusés, ont laissé si peu de doute sur la non existence d'un crime, que ni le ministère public, ni le défenseur, M. Liechtenberger père, n'ont cru devoir prendre la parole; et le jury, après deux minutes de délibération, temps strictement nécessaire pour répondre négativement aux questions posées, est venu rendre un verdict de non culpabilité.

LE CUISINIER DE TOUT LE MONDE. — M. Krabb, libraire, a fait pa-

raltre une seconde édition d'un petit ouvrage intitulé: *Le Cuisinier de tout le monde*, dont les éditeurs de la première édition lui avaient transmis la propriété. Mais M. Horace Raissou a retrouvé dans ce livre beaucoup de fragments du *Codex Gourmand*, dont il est l'auteur, et il a poursuivi M. Krabb en contrefaçon. Condamné par défaut à 300 fr. d'amende et 1,200 fr. de dommages-intérêts, ce dernier a formé opposition à l'arrêt.

La cour a maintenu son précédent arrêt, en réduisant l'amende à 100 fr. et les dommages-intérêts à 600 fr.

La librairie de M. Charles Gosselin, vient de faire paraître un roman de M. Charles de Bernard, ayant pour titre *Les Ailes d'Icare*. Ce nouvel ouvrage, qui était vivement attendu, est digne de la plume vive et spirituelle à qui l'on doit *Gervais*, *le Navet gardien*, *le Paravent*, et de charmantes Nouvelles dont s'enrichissent chaque jour les Revues. Ce roman ne peut manquer d'être accueilli avec une grande faveur. On y trouve la verve originale et tout le talent d'observation qui ont placé M. de Bernard au rang des meilleurs romanciers. (Voir aux Annonces.)

— Une barcarole et une ronde pour ténor et basse, de Jules d'Aoust, viennent de paraître chez Mme Lamoline, 18, rue Vivienne, et chez Bernard Latte.

## BULLETIN DE LA BOURSE DU 28 FÉVRIER.

FONDS FRANÇAIS. — Les affaires ont été assez actives: le 5 0/0 a fermé au comptant avec 50 c. de hausse, et 40 c. fin du mois; le 5 0/0 à 10 c. d'ajustement tant au comptant qu'à terme; le 4 0/0 est à 20 c. au-dessus du cours d'hier. Il y a 2 50 de baisse sur les obligations de la ville de Paris.

ÉTRANGERS. — La banque de France est à 5 fr. au-dessus du cours d'hier. La caisse d'épargne se cote aux mêmes taux, 1,200 et 1,450. La caisse hypothécaire se bonifie de 1 25.

CHÉMIENS DE FER. — Le Saint-Germain est coté comme hier à 450. La ligne droite de 2 50, 550. La ligne gauche a suivi à 2 50 de hausse, 370. Strasbourg est à 340.

CANALX. — Le canal de Bourgogne à 50 c. d'amélioration.

DIVERSES. — Le lin Mahery est toujours à 410.

FONDS ÉTRANGERS. — Les fonds espagnols ont eu peu de variation: l'actif seul a décliné de 1/2 et les différents nouveaux de 1/4. Les anciens déclinés sont à 1 1/2; le 3 0/0 portugais à 1/8 d'amélioration. La rente de Naples a 5 c. de plus qu'hier. L'emprunt romain a baissé de 1/8. Le 3 0/0 belge a baissé de 50 c. et la banque de Belgique a baissé de 12 fr. 10. Les lots d'Autriche ont 7 fr. 50 de baisse. Le piment et l'emprunt d'Haïti n'ont pas varié.

FONDS PUBLICS.	1 <sup>er</sup> COURS.	PLUS HAUT.	PLUS BAS.	2 <sup>nd</sup> COURS.	CLÔT. PRÉC.	PRIMES — fin du m.	fin prochain
5 0/0 J'du	CL. 113 85	113 80	113 60	113 50	113 40	dt. 1 1/2	114 5/8
22 sept.	F.C. 113 60	114 1/2	113 60	114 1/2	113 85	dt. 50	114 05 1/2
30/0 J'du	CL. 82 25	82 40	82 20	82 40	82 35	dt. 1 1/2	82 60
22 sept.	F.C. 82 35	82 50	82 30	82 50	82 40	dt. 50	82 60 1/2
Naples, J <sup>e</sup>	CL. 104 10	104 20	104 10	104 20	104 15	dt. 1 1/2	104 25
juillet.	F.C. 104 40	104 40	104 40	104 40	104 35	dt. 50	104 45
[Du compt. à fin du m. 5 0/0 05 1/2 5 0/0 05 1/2 R.N. 10 1/2 10 1/2]							
[D'un mois à l'autre. 20 1/2 22 1/2 15 1/2 17 1/2 22 1/2 22 1/2]							
4 1/2 0/0 J'du	CL. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
22 sept.	F.C. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
4 0/0 J'du	CL. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
22 sept.	F.C. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
Bons des Trés.	CL. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
5 <sup>e</sup> de France	CL. 3150 50	3150 50	3150 50	3150 50	3150 50	dt. 1 1/2	3150 50
J <sup>e</sup> de la ville.	CL. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
J <sup>e</sup> de la ville.	CL. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
Obligat. d <sup>e</sup>	CL. 1272 50	1272 50	1272 50	1272 50	1272 50	dt. 1 1/2	1272 50
J <sup>e</sup> de la ville.	CL. 104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	104 1/2	dt. 1 1/2	104 1/2
CHANGES, 3 mois. — Amsterdam, papier, 104 1/2; argent, 57 1/2. — Hambourg, papier, 104 1/2; argent, 186 1/2. — Londres, papier, 25 1/2; argent, 25 1/2. — Naples, papier, 104 1/2; argent, 435 1/2. — Vienne, papier, 252 1/2; argent, 252 1/2.							

## BULLETIN COMMERCIAL.

Esprit 3/6 disponible, 81, 82, 83; courant du mois, 79, 80, 81; mars et avril, 78 1/2, 79, 80, 81; 4 mois d'été, 80, 81, 82; 4 derniers mois, 84, 85, 86.

Huile de colza disponible, 83 50, 84; courant du mois, 83 50, 84; mars et avril, 83 50, 84; 4 mois d'été, 83 50, 84; tout 1840, 83 50, 84; 4 dern., 83 50, 84.

LILLE. — Colza, 75 50, 76; huile raffinée, 75 50, 76; lin, 69 50, 70; chanvre, 31; cameline, 32, 33; épurée pour rousses, 32, 33; pour reverberes, 32, 33.

Savon disponible 120; escompte, 15 1/2 à 20 p. 0/0, ordre de livraison, 14 1/2 à 15 p. 0/0; 6 premiers mois, 15 1/2, 16; 6 dern. mois, 17 1/2, 18; tout 1840, 15 1/2 à 16.

## TRIBUNAL DE COMMERCE. — DÉCLARATIONS DE FAILLITES.

Du 27 février. — Harel, tailleur, rue du Jour, 31. Juge comm., M. Fossin; synd. prov., M. Huot, rue Cadet, 1. — Wolanski, ancien négociant, place Royale, 8. Juge comm., M. Henry; synd. prov., M. Girard, rue Notre-Dame-des-Victoires, 46. — G. Kautman et comp. (société de la Jurisprudence), rue Louis-le-Grand, 2. Juge comm., M. Henry; synd. prov., M. Salvières, rue Michel-le-Comte, 21. — Souvart, pharmacien, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 203. Juge comm., M. Meyer; synd. prov., M. Breuille, rue Saint-Antoine, 81. — Lacombe, marchand de vins-traiteur, rue de la Tonnelierie, 95. Juge comm., M. Fossin; synd. prov., M. Delafrenay, rue Tailbourg, 31. — Simon, fabricant de joncs d'enfants, rue Grenier-Saint-Lazare, 8. Juge comm., M. Meyer; synd. prov., M. Lefrançois, rue Chabannais, 10.

## Chronique des Théâtres.

L'Audience, en annonçant qu'un incendie a failli éclater mardi soir, au théâtre du Palais-Royal, était mal informée. Ce bruit, que nous avons rapporté, d'après ce journal, n'est nullement fondé, et rien n'a pu donner matière à une semblable supposition. Un pareil accident, s'il arrivait jamais, n'aurait pas, du reste, les suites fâcheuses qu'on pourrait supposer, car le théâtre du Palais-Royal est entièrement construit en fer, et à l'exception de quelques fauteuils ou banquettes de loges, il n'existe rien dans toute la salle qui puisse, en fournissant un aliment à l'incendie, menacer la sûreté des spectateurs. Ce théâtre donne ce soir un charmant spectacle.

— Deux solennités sont promises pour aujourd'hui samedi au théâtre de la

Une main pressa sans bruit le bouton, et une voix répond: — Elle est fermée!

— Alors, je vais l'ouvrir avec mon passe-partout, dit aussitôt une voix plus forte et plus menaçante.

Puis, avant que Clémentine ait eu le temps de réfléchir, un lourd et vigoureux coup de pied enfonça la porte.

— Romulus! s'écria la jeune fille glacée d'effroi.

Et tandis qu'elle recule devant l'horrible figure du sergent, les soldats, de leur côté, reculent devant elle-même.

La vue d'une femme debout, en peignoir blanc, les a frappés comme l'apparition d'un fantôme, et ils ont besoin, pour reconnaître Clémentine, d'entendre Romulus s'adresser à la citoyenne.

Cependant Mlle de Roan n'a plus de doute sur leurs projets; au milieu du trouble, du sommeil et de la terreur, la vérité a lui tout entière à ses yeux!... Romulus a épié sans doute ses promenades au parc, il a découvert la cachette de Martial, et il va l'y surprendre! elle seule a perdu le vicomte; elle seule peut le sauver!...

— Mais comment le sauver? grand Dieu! comment arrêter vingt soldats en fureur?

Pendant que les garnisaires se remettent de leur surprise, une lueur d'espérance a ranimé Clémentine. La pièce qui suit la chambre est le cabinet de chasse du marquis. Là sont des portes solides, des meubles peints, des armes chargées! Là, surtout, passe un fil de la sonnette qui appelle, chaque nuit, Jean-Pierre! réfugiée là, elle fera venir le Breton; elle soutiendra un siège, s'il le faut; elle mourra du moins avant qu'on prenne Henri!...

Devant cette résolution désespérée sa faiblesse fléchit un instant. Mais quand l'amour vaincrait-il la nature, si ce n'était pour sauver l'amour?... Au lieu de répondre à Romulus, Mlle de Roan s'élança dans le cabinet de chasse, en verrouillant vivement la porte, y jette tout ce qui se trouve sous sa main et sonne de toutes ses forces Jean-Pierre... Cinq minutes après, le Breton arrive dans le cabinet de chasse et s'arrête frémissant sur le seuil.

A la vue de Clémentine pâle, échevelée, lui montrant la porte qu'elle défend, au bruit des voix furieuses et des coups terribles qui ébranlent cette porte, il a tout compris... et il saisit un meuble énorme... Le soulever d'un bras vigoureux, le joindre aux faibles barricades de la jeune fille, en ajoutant un autre encore et puis un autre, tout cela est pour lui l'affaire d'un clin-d'œil... Mais ce n'est pas pour elle-même que Clémentine l'a appelé, et elle lui ordonne de retourner près du vicomte!...

— Prévenez mon père, en passant, dit-elle, avec ce sang-froid du désespoir, le parc est libre et le bateau prêt! Qu'ils y courent tous deux sans m'attendre... et courez-vous même! courez, Jean-Pierre!...

Jean-Pierre s'élance et s'arrête.... Que deviendra mademoiselle, s'il l'abandonne?

— Allez vous-même! lui dit-il, et sauvez-vous avec eux! c'est à moi de me faire tuer ici!...

— Mais, malheureux! s'écrie Clémentine, tu ne vois donc pas comme je chancelle et comme je tremble?... Les garnisaires arriveraient avant moi près d'Henri!...

Elle pousse le paysan hors du cabinet, et revient à son poste avec une résolution convulsive.

Cependant l'assaut des soldats redouble de rage!... Romulus se débat comme un tigre qui a flairé sa proie... Vingt crosses de fusil poussées par autant de bras, fracassent horriblement la porte et l'entrouvrent!... encore un effort semblable, et la voilà ouverte! et le sergent sera près de Martial aussitôt que Jean-Pierre!...

— Que faire? que faire, mon Dieu? se dit Mlle de Roan prête à défaillir.

Ses yeux égarés tombent sur les armes suspendues au mur... Elle prend un pistolet chargé de chaque main, place un fusil à deux coups derrière elle, et montre les canons meurtriers au premier soldat qui s'avance.

— Arrêtez! ou vous êtes mort! dit-elle d'une voix faible, mais terrible.

Le soldat recule, aussi surpris qu'effrayé, et un second paraît, la bayonnette en avant.

Éperdue alors, et ne sachant plus ce qu'elle fait, Clémentine presse d'un geste nerveux la détente de son arme, et l'explosion rejette toute la troupe au fond de la chambre. Dirigée au plafond, toutefois, la balle n'a frappé personne, et le premier pistolet échappe à la main de la jeune fille, qui trouve à peine la force de montrer l'autre à ses ennemis.

Mais le sergent a bondi de colère, comme si le coup mortel l'eût frappé au cœur.

— Feu sur l'aristocrate! dit-il brusquement à un de ses hommes.

Le soldat soulève son fusil, mais le laisse retomber... Il ne fera pas feu sur une femme.

— Tu hésites, lâche? s'écrie le sergent qui lui arrache son arme.

Et couchant froidement la jeune fille en joue, il lui envoie toute la décharge du fusil dans les jambes.

Clémentine pousse un cri douloureux, balbutie le nom du vicomte, et vient tomber en travers de la porte.

— La voilà démontée, poursuit alors Romulus. En avant, marche! camarades!...

Et il va enjamber le premier le corps de Mlle de Roan, lorsqu'une forte voix crie dans la chambre: — Arrêtez, misérables!...

C'est le lieutenant Larive, que le bruit a réveillé, et qui est arrivé précisément pour voir tomber Clémentine!...

— Misérables et infâmes! répéta le jeune républicain, oubliant tout autre sentiment dans sa juste horreur... assassiner une femme à bout portant, et lui passer ensuite sur le corps!... Arrière! lâches, arrière!... Vous serez tous fusillés comme des chiens!

Et avec la puissance que l'indignation ajoute à son autorité, il repousse les soldats frémissants jusqu'à l'autre bout de la chambre!...

En vain Romulus lui crie: — Martial est là haut!... laissez-moi arrêter le chouan!... il va s'évader encore!...

Larive n'entend plus que le faible gémissement de Clémentine; il ne voit plus que son beau corps inanimé qu'il a relevé doucement dans ses bras.

— Quand je vous disais qu'il aimait la ci-devant! dit alors Romulus en entraînant ses hommes. — Eh bien! je me charge de leur donner la bénédiction nuptiale, ajoute-t-il avec mesure, si je ne trouve pas dans ce labyrinthe d'aristocrates, un autre chemin vers la cachette du chouan!...

Tout cela cependant s'était passé en quelques minutes, et Jean-Pierre n'avait eu que le temps de prévenir le vicomte et le marquis.

En apprenant le danger auquel reste exposée Clémentine, ni l'un ni l'autre n'a pu songer à fuir, et c'est à qui accourra le plus tôt à son secours... Quoiqu'il ait plus d'espace à franchir, M. de Frossay arrive le premier; et qu'aperçoit-il en arrivant, juste ciel! Clémentine évanouie entre les bras du lieutenant!

Le marquis arrive à son tour, et recule devant le même tableau.

Puis, courant à sa fille et mêlant son nom à des paroles entrecoupées, il soulève en frissonnant sa robe sanglante, et voit ses deux jambes traversées par la balle!...

— Ma fille! ma fille! s'écrie l'infortuné, qui m'a donc assassiné ma fille?...

— Ce sont vos soldats! ajoute-t-il en reconnaissant Larive!...

Et il va s'élançant furieux sur le lieutenant, lorsqu'il le voit plus désespéré que lui-même.

Cependant, au milieu de cette scène de désolation, le vicomte, qui se sent l'auteur de tout le mal, s'est chargé d'avoir du sang-froid pour tout le monde. Quelque horribles que soient les blessures de Clémentine, il reconnaît



Renaissance, la première représentation de Zingaro pour les débuts de Perrot et de Mme Carlotta Gisi; et le grand bal masqué du Samedi Gras, égayé par le galop des tambours et d'amusantes mascarades. Ces fêtes de nuit de la Renaissance sont toujours les plus suivies et celles adoptées par la bonne compagnie. Toutes les loges sont louées jusqu'au mardi gras.

— La troupe des Zingari, qui a paru hier au Vaudeville, se compose de sept musiciens; ils sont couverts d'un costume national; chacun d'eux joue d'un instrument spécial. Lorsque la musique est terminée, le Zingaro danse la cracovianna.

— Ce soir, aux Variétés, le Chevalier de Saint-Georges, où Lafont et Mlle Sauvage obtiennent un si grand succès.

Début de Mlle Frenex dans les Enragés.

— Ce soir au Palais-Royal, Indiana et Charlemagne, par Déjazet et Achard, Richelieu avec Déjazet, et la Famille du Fumiste par Achard et Leménil.

— On parle d'une réunion prochaine de tous les abonnés du Théâtre-Italien dans le foyer de la salle Ventadour. Elle aurait pour but de leur communiquer la réponse qui a été faite aux propositions de M. Eugène Lecomte, auteur du projet de la salle de la rue de la Paix.

— Samedi 29 février, l'Académie Royale de Musique donnera son dixième bal masqué, travesti et dansant; et l'administration s'est décidée à donner un bal extraordinaire le dimanche 1<sup>er</sup> mars. En conséquence, celui de lundi sera suspendu cette année, et la dernière fête nocturne du carnaval aura lieu le mardi 3 mars.

— La blessure de Van-Amburgh présente, à ce qu'il paraît, plus de gravité qu'on ne l'avait cru d'abord. On craint maintenant qu'il ne puisse entrer en convalescence avant huit jours encore.

**Spectacles du 29 février.**

8 h. »1<sup>re</sup> ACADÉMIE. —

7 h. 3/4 FRANÇAIS. — Bajazet, le Dépit.

6 h. 3/4 OPÉRA-COMIQUE. — La Femme colère, Eva, Polichinelle.

7 h. »1<sup>re</sup> ITALIENS. — Norma.

7 h. »1<sup>re</sup> RENAISSANCE. — 1<sup>re</sup> de Zingaro, les Bohémiens.

6 h. »1<sup>re</sup> VAUDEVILLE. — La Lionne, les Intimes, les Zingari, le Domp-tour de bêtes féroces, Pas hongrois, le Protégé.

7 h. 1/4 VARIÉTÉS. — Les Enragés, le Chevalier de Saint-Georges, Ma Femme et mon Parapluie.

7 h. »1<sup>re</sup> GYMNASSE. — L'Élève de Saumur, Clémence, le Nouveau Pour-cegnac, le Paradis de Mahomet.

6 h. 3/4 PALAIS-ROYAL. — La Famille du Fumiste, Indiana et Charlemagne, Richelieu.

6 h. »1<sup>re</sup> PORTE SAINT-MARTIN. — Relâche pour les répétitions de Vautrin, drame en cinq actes.

5 h. »1<sup>re</sup> GAITÉ. — La Maupin, le Tremblement de terre de la Martinique, Lansac, Doigt de Dieu.

6 h. »1<sup>re</sup> AMBIGU. — Un Souper, l'Ouvrier.

6 h. 1/4 CIRQUE. — Les Piliers, l'Uniforme du Grenadier.

6 h. »1<sup>re</sup> FOLIES-DRAMATIQUES. — Les Parents d'une danseuse, la Court-Paille, l'Orangerie de Versailles.

L'un des Propriétaires-Gérants : DUJARRIE.

Paris. — Imprimerie de BATHUNE et PLON, 36, rue de Vaugrard.

En vente à la librairie de CHARLES GOSSELIN, éditeur des OEuvres de Walter Scott, Cooper, Byron, Marryat, Chateaubriand, Lamartine, Eugène Sue, etc., etc., 9, rue St-Germain-des-Prés.

Ouvrages du même auteur.

**LE NOEUD GORDIEN.**  
3<sup>e</sup> édition, 2 volumes in-8.

**GERFAUT.**  
4<sup>e</sup> édition, 2 volumes in-8.

**LE PARAVENT.**  
3<sup>e</sup> édition, 2 volumes in-8.

**Les Soirées du Gaillard d'arrière,** Par A. JAL, auteur des SCÈNES MARITIMES, 5 volumes in-8.

**LES AILES D'ICARE,** Par M. CHARLES DE BERNARD. — 2 volumes in-8. — Prix: 15 francs.

Pour paraître dans les premiers jours de mars:

**Jean Cavalier, ou les Fanatiques des Cévennes,**

Ouvrages du même auteur, sous presse

**LA PEAU DU LION,**  
suivie de LA CHASSE AUX AMANS,  
2 volumes in-8.

**LE VEAU D'OR,**  
2 volumes in-8.

**UN MARCHÉ DE DUPE,**  
2 volumes in-8. (5391)

par EUGÈNE SUE,  
2 vol. in-8.

FORTIN, MASSON et C<sup>o</sup>, successeurs de CROCHARD, place de l'École-de-Médecine, 1.

TRAITE SPÉCIAL ET DIDACTIQUE DU

**DAHLIA.** Sous tous les rapports qui peuvent intéresser les Cultivateurs, les Amateurs et les Curieux de ce beau genre.

Par PIROLE. — Un très joli volume grand in-18, vélin. — PRIX: 2 fr. 50 c. (5387)

3<sup>me</sup> Année, Ad<sup>on</sup> G<sup>ale</sup> à Paris, rue St-Honoré, 301.

La BANQUE des ÉCOLES et des FAMILLES en outre de ses Caisses mutuelles d'ÉDUCATION et DOTALES, ouvre pour toute la France, une assurance contre

**LE RECRUTEMENT** pour

S'adresser, dans les départements, aux représentants de la Compagnie.

Pour Paris, 4, Boulevard Poissonnière, et, 10, rue du 29 Juillet.

**TOILES DE FIL, LINGE DE TABLE, BLANC DE COTON,**  
Rue de Cléry, 23, JOSSELLE et BOUE, au fond de la cour.

Cette maison, qui jusqu'à présent n'avait encore fait que la VENTE EN GROS, vient d'ouvrir de nouveaux magasins pour la VENTE DÉTAILLÉE. Le petit comme le grand consommateur trouvera dans ce vaste établissement un assortiment toujours complet de tout ce qui concerne le BLANC DE FIL et le BLANC DE COTON. (5385)

**Société des Voitures du Chemin de fer de Versailles (Rive gauche).**

M. les Actionnaires sont prévenus que la somme de 62 fr. 50 c., formant la moitié du second quart du prix des actions, et demandé par les gérants, en vertu de l'art. 12 des statuts, dans l'assemblée générale du 27 décembre dernier, devra être versée, de midi à 4 heures, rue Follie-Méroux, 10, du 5 au 20 mars prochain.

Conformément à l'acte social, à défaut de paiement, l'action doit être vendue à la bourse, par le ministère d'un agent de change, sans préjudice des moyens ordinaires de droit contre les souscripteurs défallants. (5377)

**POUR DESSERT ET SOIRÉE**

ORANGES, CERISES et autres fruits au café. PETIT-FOUR varié de forme et parfum, ramet, le 1/2 kilogr. 2 fr. 50 c. le 1/2 kilogr. 2 fr. 30 c.

SINOPS ASSORTIS, la bouteille. 3 SIROP DE PUNCH, la bouteille. 2 50

LIBAULT, confiseur breveté du Roi, rue Saint-Honoré, 66. (5315)

— Soyons perdus mille fois, plutôt que de vous quitter! répond le vicomte agenouillé au chevet du lit... Ah, Clémentine! Clémentine! ajouta-t-il avec délire... Pourquoi Martial n'a-t-il pas versé tout son sang sur l'échafaud, au lieu de venir ici faire couler le vôtre!...

— Ce mot de Martial, Larive a tressailli, et pourtant il avait reconnu son rival bien avant d'entendre son nom... Quant au supplice du malheureux, l'enfer seul en donnerait l'idée!...

Clémentine voit bientôt, à son air compatissant, qu'il ne médite la perte de personne, et elle lui adresse un regard de reconnaissance et de supplication qui jette encore un rayon d'espoir dans son âme...

— Martial, dit-il au vicomte en le prenant à part, tous mes hommes vous cherchent dans le château, et vous comprenez comme moi...

— Que je suis votre prisonnier, monsieur. C'est entendu! répond le vicomte empressé de retourner près de Clémentine...

— Que je n'ai qu'un instant pour vous sauver, au contraire! répond Larive en le retenant de force auprès de lui.

Henri le regarde avec étonnement, et lui tend une main reconnaissante.

— Ne me remerciez pas, dit amèrement l'officier; à ma place, vous feriez ce que je fais! J'eusse aimé, d'ailleurs, à me mesurer avec vous en plaine ou en champ clos; mais, je ne suis ni l'espion, ni le gendarme de la république; vous avez donc cinq minutes pour quitter ces lieux...

— Quittez ces lieux! répliqua Martial. Et ce vieillard, et cette jeune fille?...

— Cette jeune fille et ce vieillard sont justement perdus si l'on vous voit ici! car ils ne seront plus les recueils involontaires d'un chœur déguisé, mais les complices volontaires de Martial, et comme tels condamnés à mort!... Vous n'avez donc d'autre moyen de les sauver que de vous sauver vous-même!...

La raison parlait comme l'intérêt de Larive, et Dieu sait si le vicomte le sentit cruellement. Décidé donc à expier les imprudences de son amour par le sacrifice de cet amour même:

— Adieu, marquis, dit-il à demi-voix, en serrant avec douleur la main de M. de Roan. — Ma présence ici vous a fait assez de mal; il est temps que je sème mon sort du vôtre...

Et jetant à la jeune fille, sans en être aperçu, le regard d'un mourant qui renonce à la vie:

— Adieu, Clémentine! murmura-t-il d'une voix étouffée en se précipitant malgré le marquis vers la porte de la chambre.

— Puisque vous le voulez donc, lui dit le vieillard à l'oreille, non pas adieu, mais au revoir!... L'escalier secret est libre sans doute, le parc ouvert, le bateau et le navire toujours prêts: tâchez d'y arriver sain et sauf avec Jean-Pierre, et attendez-nous quelques jours devant Couëron!

**Avis.**

**CHOCOLAT AU LACTATE DE FER**

Contre les pâles couleurs et les palpitations, etc., préparé par M. Arrault, pharmacien. Seul dépôt: chez Bouton Roussel, boulevard Poissonnière, 27, et rue du Petit-Bourbon-St-Sulpice, 12. (4935)

**SERRE-BRAS**

LEPERDRIEL

Et autres bandages élastiques perfectionnés pour VÉRICA TOIRES, CAUTÈRES et PLAIES.

Faubourg Montmartre, 78. (4797)

**FABRIQUE D'HORLOGES PUBLIQUES.**

Perfectionnées à bas prix pour églises, châteaux, usines, et métronomes de Maelzel, tournebroche, paratonnerre, etc. Médaille d'argent, exposition de 1859, J. WAGNER, rue Montmartre, 118, à Paris. (5381)

**A Vendre.**

A vendre, avec facilités,

**MAISON**

à Paris, rue Neuve-des-Mathurins, n° 68, d'un produit brut de 9,000 fr.

S'adresser à M<sup>re</sup> Mallard, notaire, rue Saint-Marc, 14. (5381)

**A VENDRE.**

**Une Jolie Maison**

d'agrément, rue du Faubourg-St-Denis, 194, à Paris, entre deux grands jardins, contenant en superficie 4400 mètres environ, propre à une maison de santé, ou pensionnat ou un grand établissement industriel. S'adresser à M<sup>re</sup> Le Tavernier, notaire à Paris, rue de la Vieille-Draperie, 23. (5383)

Etude de M<sup>re</sup> Thomas, avoué, rue Neuve-Saint-Augustin, 6.

Adjudication définitive sur licitation, au Palais de Justice à Paris, une heure de relevée, le samedi 7 mars 1860, d'une grande et belle

**Maison,**

sise à Paris, rue Louis-le-Grand, n° 1, faisant l'encoignure de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Cette maison, d'une excellente construction, vient d'être mise à neuf; les murs seuls extérieurs n'ont pas été repeints pour laisser apparent l'état et la nature de la construction.

Produit net, susceptible d'une augmentation de plus de 4,000 fr. à l'expiration de certains baux: 17,972 fr.

Mise à prix de l'immeuble: 260,000

Valeur des glaces: 10,500

(5467) Total... 270,500 fr.

Etude de M<sup>re</sup> Tresse, notaire à Paris.

Adjudication définitive, le mardi 17 mars 1860, en la chambre des notaires de Paris, par le ministère de M<sup>re</sup> Tresse, l'un d'eux, d'une grande

**MAISON,**

sise à Paris, rue de Bussy, 15, composée de plusieurs corps de bâtiments, vaste cour.

Produit susceptible d'augmentation: 17,396 fr.

Mise à prix: 250,000 fr.

Il suffira d'une seule enchère pour que l'adjudication soit prononcée.

S'adresser à M<sup>re</sup> Tresse, notaire à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 42. (5429)

**A VENDRE A L'AMIABLE,**

une belle

**Maison de Campagne,**

à 45 myriam. de Paris, avec dépendances dans l'arrondissement de Senlis. Le produit des terres et bois est de 7,000 fr. Prix demandé, 150,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements, à M<sup>re</sup> Duert, notaire, rue Neuve-de-Luxembourg, 21, à Paris. (5395)

Etude de M<sup>re</sup> Froger de Mauny, avoué à Paris, rue Verdelet, 4.

Vente sur licitation, entre majeurs et mineurs, en un seul lot, en l'étude et par le ministère de M<sup>re</sup> Simon, notaire à Ste-Menehould, commis à cet effet, de

**BÂTIMENTS**

ET PIÈCES DE TERRE COMPOSANT UN CORPS DE FERME EXPLOITABLE,

situé terroir de Rouvray, canton de Ville-sur-Tourbe, arrondissement de Sainte-Menehould, département de la Marne, consistant en terres labourables, prés et chenevières, d'une contenance totale de 38 hectares et ares.

Mise à prix montant de l'estimation faite par les experts: 31,825 fr.

Adjudication préparatoire, le dimanche 8 mars 1860.

Adjudication définitive, le dimanche 23 mars 1860.

S'adresser, pour les renseignements:

1<sup>o</sup> A M<sup>re</sup> Froger de Mauny, avoué poursuivant la vente, dépositaire d'une copie du cahier des charges, demeurant à Paris, rue Verdelet, 4;

2<sup>o</sup> A M<sup>re</sup> Moulleu, avoué colicitant, demeurant à Paris, rue Montmartre, 39;

3<sup>o</sup> A M<sup>re</sup> Simon, notaire à Sainte-Menehould, chargé de la vente, dépositaire du cahier des charges et des titres de propriété;

4<sup>o</sup> Et sur les lieux, à M<sup>re</sup> Brion, fermier. (5479)

Adjudication définitive, en la chambre des notaires de Paris, place du Châtelet, par le ministère de M<sup>re</sup> Vieville, notaire, le mardi 10 mars 1860, heure de midi,

**D'une Maison,**

située à Paris, rue de la Ferme-des-Mathurins, 43, sur la mise à prix de 100,000 fr. Une seule enchère suffira pour que l'adjudication soit prononcée.

S'adresser, pour les renseignements et conditions, à M<sup>re</sup> Fieville, notaire à Paris, quai d'Orléans, 4. (5357)

Etude de M<sup>re</sup> Goulet, avoué à Paris, place des Victoires, hôtel Ternaux.

Adjudication définitive, le dimanche 8 mars 1860, heure de midi, en l'étude et par le ministère de M<sup>re</sup> Fournier, notaire à La Chapelle-Saint-Denis, Grande-rue, 30. En deux lots.

**Premier lot:**

**un Terrain en marais**

AVEC HABITATION.

sis à La Chapelle-Saint-Denis, rue Saint-Denis-du-Gué, 2.

Mise à prix: 12,000 fr.

Produit: 700 fr.

**Deuxième lot:**

**un autre Terrain en marais**

AVEC HABITATION.

sis au même lieu, rue St-Denis-du-Gué, 4.

Mise à prix: 11,000 fr.

Produit: 750 fr.

S'adresser, pour les renseignements, audit M<sup>re</sup> Goulet, et à M<sup>re</sup> Fournier, notaire. (5519)

Etude de M<sup>re</sup> Levillain, avoué, boulevard Saint-Denis, 28.

Adjudication préparatoire, le mercredi 11 mars 1860, et adjudication définitive, le mercredi 25 mars 1860, en l'audience des criées du tribunal civil de la Seine, une heure de relevée,

**D'une Maison.**

sise à Paris, rue Fontaine-Saint-Georges, 39, d'un produit brut de 3,200 fr.

Sur la mise à prix fixe par les experts à 22,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements:

1<sup>o</sup> Audit M<sup>re</sup> Levillain, avoué poursuivant, boulevard Saint-Denis, 28;

2<sup>o</sup> A M<sup>re</sup> Bauer, avoué présent à la vente, place du Caire, 15.

Et sur les lieux pour les voir. (5589)

**Ventes**

**PAR AUTORITÉ DE JUSTICE.**

Hôtel des commissaires-priseurs, place de la Bourse, 2, le samedi 29 février 1860.

Consistant en tables, chaises, fauteuils, canapé, piano, buffet et guéridon en acajou, secrétaire et commode en même bois, pendule, candelabres et autres objets. Au comptant. (5588)

Autre, consistant en table ronde en noyer, chaises en noyer, poêle en faïence, gravures, commode en acajou, secrétaire, etc. Au comptant. (5573)

Autre, dans une maison, sise rue Neuve-Saint-Augustin, 42.

Consistant en lits, draps, couvertures, buffet, rideaux, carafes, commodes, glaces, tables en acajou et autres, chaises, batterie de cuisine, etc., etc. Au comptant. (5575)

— Ne risquez pas sa vie surtout! reprend le vicomte en montrant la jeune fille.

Et incapable de partir sans l'embrasser, il s'élance vers elle avec effusion, la quitte baignée de ses larmes, et disparaît par le cabinet de chasse...

— Que Dieu le conduise! soupire Larive en fermant la porte; et pour tout le mal qu'il m'a fait en dix minutes, ajouta-t-il en lui-même, puisse-t-il trouver le bonheur à l'autre bout du monde!...

En se retrouvant seule avec Clémentine et son père, le malheureux sentait la vie lui remonter au cœur... Et tout froissé qu'il fut par la réalité, son rêve mystérieux n'était pas évanoui.

Le lendemain, Larive prouva facilement à ses hommes que Romulus s'était trompé en croyant Martial au château, et il mit le meurtrier de Clémentine aux arrêts, en attendant qu'on prit une décision sur son compte... Malheureusement, la langue et la main du sergent restèrent libres, et les Roan furent d'abord dénoncés à Nantes...

Il y avait cinq jours que Larive soignait Clémentine avec le marquis et qu'il sentait ses espérances renaître avec les forces de la blessée, lorsqu'un peloton de gendarmerie entra un soir au château et arrêta M. de Roan et sa fille... Malgré le triste état où celle-ci était encore, malgré les protestations énergiques du lieutenant, tous deux furent transportés à l'entrepôt de Nantes et condamnés à mort dans les vingt-quatre heures... Instruit par l'évasion de Martial à procéder sans retard, le tribunal révolutionnaire allait immédiatement les livrer au bourreau, quand un officier de la république obtint un sursis de quelques heures, et les sauva en réclamant Clémentine pour sa femme... On sait que tel était l'usage établi par certains représentants, jaloux de renouveler leur sérail aux dépens de la guillotine, et le citoyen Carrier surtout était partisan de ces mariages républicains.

M. et Mlle de Roan furent donc rendus à la liberté au moment où ils croyaient marcher à l'échafaud, et quelles furent leur surprise et leur reconnaissance en retrouvant Larive dans leur libérateur!...

Convaincus que la réclamation du lieutenant n'était qu'une feinte désintéressée, ils se confondaient en mille remerciements, lorsque le jeune homme avoua son amour.

Pour toute réponse, Clémentine prononça le nom du vicomte de Frossay, remercia de nouveau l'officier avec une douce compassion, et reprenant la main du marquis silencieux, demanda à retourner à la mort...

— Retournez donc à la vie, s'écria le généreux et infortuné Larive, et que la mort ne prenne ici que moi-même, puisque votre amour seul m'eût fait vivre!...

Le jour même, M. et Mlle de Roan rejoignirent le vicomte à Couëron, et, dénoncé à son tour par le sergent Romulus, le lieutenant fut pris et fusillé dans les vingt-quatre heures.

Trois mois plus tard, dans une église de Londres, deux époux allaient s'unir devant Dieu. Tandis que le prétendu, grand et superbe jeune homme s'avancait librement à l'autel, deux hommes d'un certain âge y apportèrent dans leurs bras la fiancée, pâle et charmante jeune fille, privée de l'usage de ses deux jambes. Ce prétendu était le vicomte Henri de Frossay-Martal, ainsi baptisé par les exilés royalistes. Les deux hommes étaient le marquis de Roan et le fidèle Jean-Pierre, et la fiancée qu'ils portaient ensemble, Mlle Clémentine de Roan, frappée de cette glorieuse infirmité à la suite de ses blessures de la S...

— Et voilà, mon ami; pourquoi la vicomtesse de Frossay-Martal ne peut danser, même avec un cavalier tel que vous! me dit mon cicerone du bal de Nantes, après m'avoir raconté cette touchante histoire.

Encore tout palpitant des émotions qu'elle m'avait causées, je retournai vivement au salon pour contempler de nouveau l'héroïne. Mme de Frossay venait de quitter la chaise où elle était demeurée immobile; et quel ne fut pas mon attendrissement en tournant la tête, de la voir suspendue au cou de son mari, qui l'emportait dans ses bras au milieu du bal!...

Il la porta ainsi jusqu'à l'antichambre, où je ne pus m'empêcher de le suivre, jusque sur l'escalier où je les suivis encore malgré moi, jusqu'à sa voiture enfin, où je les perdis de vue.

Là, dans un vieillard à tête blanche et inclinée, je reconnus le marquis de Roan; dans un autre vieillard en habit de paysan, je retrouvai Jean-Pierre; et je fus heureux de le voir reçu dans la voiture avec ses maîtres, tandis qu'un autre domestique s'installait derrière.

— Ce que vous venez de voir, me dit alors mon compagnon, l'Angleterre et l'Italie l'ont vu pendant plusieurs années. Les voyages ayant été commandés à Mme de Frossay, le vicomte l'a portée partout comme il vient de le faire. On a rencontré ce groupe attendrissant dans les églises de Rome, sur les lagunes de Venise, dans les musées de Naples. — Quand le mari était fatigué, Jean-Pierre prenait le doux fardeau, et le vieux marquis suivait paisiblement, contemplant un tableau qui n'attristait plus son cœur.

— Assez! de grâce, assez! dis-je à mon ami d'une voix émue; vous me ramèneriez au bal, les yeux en larmes, et j'ai encore dix contredanses à danser!

FIN.

**PITRE-CHEVALIER.**